

La question de la langue parlée au sein des familles mixtes dans un espace multiethnique

DANIELA MÂRZA

Étude de cas : la Transylvanie

« C'était une question de politesse que de savoir la langue. Si l'on s'adressait à un Roumain, on le faisait en roumain, si l'on était Roumain et qu'on s'adressait à un Hongrois, on le faisait en hongrois. »

LA LANGUE parlée au sein d'une communauté n'est pas qu'un simple instrument de communication. Elle est également un facteur d'identification, qui détermine l'appartenance de l'individu à une certaine communauté, qui crée des solidarités ou des discordes. La langue est l'un des éléments qui font la démarcation entre « norme » et « altérité ». L'un des espaces sociaux où cet aspect devient le plus visible est représenté par la famille mixte du point de vue ethnique.

En Transylvanie, étant donné sa grande diversité ethnique et confessionnelle, le phénomène des mariages mixtes fait partie de la réalité sociale. Les communautés ethniques et religieuses qui ont cohabité dans le même espace au fil de plusieurs centaines d'années ont développé un système complexe de relations, issu du contexte politique, du statut social et écono-

Daniela Mârza

Chercheuse au Centre d'Études Transylvaines de l'Académie Roumaine.

Cette recherche a été soutenue financièrement par CNCS-UEFISCDI, projet n° PN-II-ID-PCE- 2011-3-0188.

mique de ces communautés, de leur propre spécificité culturelle. Le mariage mixte a été, et l'est de nos jours encore, un phénomène très fréquent.

L'analyse de ce sujet doit en permanence tenir compte du contexte historique et politique caractéristique de cette région. Nous tenons à souligner que la Transylvanie avait fait partie de l'Empire austro-hongrois jusqu'en 1918, lorsqu'elle fut rattachée au Royaume de Roumanie (devenu République après l'instauration du régime communiste). Tout au long de cet espace temporel le nationalisme a constitué l'une des idéologies dominantes, ce qui ne pouvait que compliquer la question de la langue parlée au sein des familles mixtes. Le climat politique à l'époque moderne a accentué cet aspect, avec de forts échos au niveau du mental collectif – il s'agit des relations entre les différentes nations de Hongrie. Étant donné que les Roumains et les Hongrois constituaient les communautés les plus nombreuses, il était tout à fait normal que la plupart des mariages mixtes du point de vue ethnique fussent conclus entre Roumains et Hongrois. Comme tout le monde le sait, ces deux communautés ont eu souvent des relations assez tendues, qui ont généré une certaine perception au niveau du mental collectif et dont les échos se font sentir jusqu'à l'époque contemporaine.

L'une des opinions les plus répandues à cette époque-là était que le mariage mixte représentait une trahison de la nation et des origines nationales, un éloignement des valeurs traditionnelles de la communauté. Le paragraphe suivant nous paraît significatif en ce sens : ceux qui concluent des mariages mixtes sont tenus pour « des égarés » qui épousent une personne « d'un autre sang ». Et, de plus, s'ils renoncent à leur loi (confession), leurs familles les considèrent comme « perdus ». « Je connais des parents qui pleurent leurs fils comme s'ils étaient morts à cause du fait que, par faiblesse ou sous le poids des circonstances, ils avaient épousé “des étrangères” et embrassé une autre confession que celle de leur ethnie. Ces “égarés” n'ont plus le courage de revenir dans leur village et ils seraient froidement accueillis même s'ils venaient rendre un dernier hommage à leurs parents. »¹

Par conséquent, à l'époque moderne, les sources dont nous disposons témoignent d'une société qui regardait avec suspicion les alliances matrimoniales mixtes, dans lesquelles – croyait-on – l'un des partenaires finissait par perdre son identité nationale, étant assimilé dans la culture de l'autre. Cette hostilité à l'égard des mariages mixtes en Transylvanie est principalement issue du contexte politique – la position d'infériorité de la majorité roumaine par rapport à la minorité hongroise en ce qui concerne les droits politiques. La langue hongroise a joué un rôle important dans le cadre de la politique systématique de magyarisation menée par les autorités, étant soutenue et imposée par différentes voies, y compris législative.² L'apprentissage du hongrois par les non-Hongrois était souvent ressenti comme un facteur de contrainte, qui mettait une pression sup-

plémentaire sur les couples mixtes dont l'un des partenaires était hongrois.³ La langue n'était pas qu'un moyen inoffensif de communication, elle était aussi un important facteur d'identification, de démarcation de « l'autre ».

Les sources pouvant servir à la recherche d'un tel sujet sont des plus diverses : pour les temps plus anciens, les informations sont à chercher dans les mémoires ou la presse, sous forme de prises de positions ou d'opinions. Pour les temps actuels, de grande utilité s'avèrent les interviews réalisées dans de pareilles familles, qui permettent le contact direct avec la réalité envisagée. (Pour l'ouvrage ci-présent nous avons analysé 64 interviews réalisées dans les milieux urbain et rural, avec des répondants très différents en ce qui concerne l'âge, le niveau d'études et le statut socioprofessionnel.)⁴

Dans cette étude, l'espace le plus généreux est alloué à l'époque contemporaine, privilégiant comme source les interviews susmentionnées, en raison du fait que leur contenu constitue un matériel inédit, qui jusqu'à présent n'a pas été valorisé du point de vue scientifique. La plupart des couples interviewés sont formés de Roumains et de Hongrois, mais il existe aussi des couples de Roumains-Slovaques (dans la zone de Nădlac), Roumains-Alemands ou Roumains-Russes. L'analyse de ces couples a mis en évidence plusieurs aspects : l'attitude de chaque membre du couple à l'égard de la langue de « l'autre », le rôle de la langue dans la construction et la préservation de l'identité, la langue dans laquelle les enfants nés dans ces familles sont éduqués.

Le niveau d'acceptation de la langue de « l'autre »

LE PLUS SOUVENT, lorsque l'un des membre du couple appartient à la culture « dominante » et qu'il ne parle pas la langue de l'autre, la langue parlée dans la famille est généralement la langue de la culture « dominante ». Ce fait a pour conséquence le renoncement personnel de l'époux appartenant à la culture « minoritaire » à une partie de ses éléments définitoires, qui se traduit principalement par l'emploi plus réduit de sa propre langue maternelle. Les exemples en ce sens sont nombreux : à la question « comment est le mariage avec une Roumaine ? », Antál⁵, homme hongrois marié à une femme roumaine (qui ne parle pas hongrois), répond que c'est fatigant, puisqu'il se voit obligé de penser en hongrois et de parler en roumain, ce qui l'a conduit à penser en roumain, or, ce fait le dérange ; il est arrivé même à faire la liste des courses en roumain, à compter ou jurer en roumain, ce qui ne lui semble pas normal. Le choix de la langue est, à son avis, un compromis assez difficile : « Je pense avoir des habilités linguistiques, ce n'est pas un lourd fardeau, mais il doit l'être pour l'un des deux. Dans ce cas, pour moi. »

Un exemple semblable est celui de Levi (dont la femme roumaine ne connaît pas le hongrois), qui estime que « c'est pénible, j'ai oublié de parler hongrois. J'oublie de plus en plus. Et cela m'inquiète. Il y a des mots assez simples, que j'ai de la peine à me rappeler. Je ne parle bien ni le roumain, ni le hongrois, et cela me dérange. »

Nous constatons donc que le membre du couple qui assume le compromis le ressent le plus souvent comme une perte personnelle ; ce n'est pas nécessairement une diminution de son identité ethnique, mais plutôt un renoncement à une partie des éléments exprimant cette identité.

Au pôle opposé, des attitudes d'acceptation inconditionnelle de l'identité de l'autre et même d'appréciation. C'est le cas de Mioara (Roumaine mariée à un Hongrois) : son premier contact avec le hongrois date de la période de ses études universitaires, et au début elle a éprouvé un sentiment de frustration à ne pas comprendre ce que ses collègues hongrois discutaient entre eux. Son attitude a été de rapprochement de cette culture « étrangère » : « Je me rappelle que, dès la première semaine, j'ai demandé à mes collègues hongroises de m'écrire quelques mots sur papier, pour que je commence, petit à petit, à apprendre les mots d'usage courant et ne pas me sentir exclue. D'autant plus que les collègues venues de la Terre sicule n'avaient parlé roumain depuis longtemps et le parlaient avec difficulté, mais la plupart des Hongrois connaissaient le roumain ; nous nous entendions bien et, quelques mois après, il n'y avait plus de chapelles. Tout le monde parlait avec tout le monde. » Grâce à cette ouverture, elle ne se sent pas dérangée lorsque les parents de son mari parlent hongrois devant elle, étant donné qu'elle comprend assez bien la langue ; de plus, elle continue à apprendre le hongrois toute seule, dans les livres, avec l'intention de suivre des cours de hongrois au moment où l'enfant sera plus grand. Les enfants de ce couple ont reçu des noms hongrois. La femme s'est tellement rapprochée de la culture de son mari qu'elle regrette de n'être pas née dans cette ethnie : « Quand je l'ai connu [il s'agit de son mari – n.n.], je lui ai dit que je regrettais beaucoup de ne pas être hongroise. C'est la première chose que je lui ai dit. Je regrette, car j'adore leur culture. Je l'aime à la folie, depuis le drapeau jusqu'aux ornements, aux serviettes, aux meubles avec incrustations. »

L'attitude ouverte, amicale envers l'autre est tout à fait normale pour ceux qui, à leur tour, proviennent de familles mixtes, qui ont déjà l'expérience d'une cohabitation heureuse. C'est le cas de Renata (née dans une famille mixte, avec le mari roumain) – pour elle, le mélange interethnique ne devrait pas constituer un problème : « Chez mes parents, nous parlions tous hongrois, sauf mon père, quand nous étions chez la famille de mon père nous parlions tous roumain, ma mère parle roumain, elle n'avait point de problème de langue, et lorsque mon père nous accompagnait chez la famille de ma mère, tout le monde s'efforçait de

parler roumain. Et même s'ils ne le faisaient pas bien, mon père était heureux, il ne se sentait pas marginalisé. Il ne s'est d'ailleurs jamais senti marginalisé, car nous ne parlions jamais hongrois en sa présence. Dès qu'il entra dans la chambre, tout le monde se mettait à parler roumain. » De pareilles situations démontrent que dans les familles qui s'entendent bien, les différences culturelles sont intégrées de commun accord.

Un autre exemple, celui de Ștefan – Roumain marié à une Hongroise, qui a appris dès le début la langue de celle-ci pour faire bonne impression –, fait la preuve que l'attitude à l'égard de l'altérité de l'autre était, entre autres, directement liée à la qualité de la relation du couple : « C'est avec elle [sa femme – n.n.] que j'ai appris le hongrois, et je ne sais pas si je l'ai vraiment appris ou que je me suis plutôt efforcé de dire quelque chose, car elle était la plupart du temps en Hongrie. À un moment donné, elle travaillait en Hongrie, alors que moi, je travaillais ici, le téléphone n'était pas quelque chose de courant, il y avait seulement des cabines téléphoniques au coin de la rue, il était donc difficile de se parler, de sorte qu'on s'écrivait des lettres. Et je faisais tout pour être bon garçon, j'écrivais en hongrois. Chez nous elle parle surtout hongrois, avec ses filles elle parle à la fois hongrois et roumain, celles-ci fréquentent l'école hongroise. »

Certains répondants, issus de communautés fort hétérogènes, semblent avoir hérité d'un niveau élevé d'acceptation de « l'autre ». C'est le cas de István, descendant d'une grand-mère slovaque et d'un grand-père hongrois du côté paternel, et d'une grand-mère roumaine et d'un grand-père sicule du côté maternel. En évoquant la réalité de son enfance, celui-ci raconte : « Mon grand-père est décédé, le pauvre, le dictionnaire roumain-hongrois, hongrois-roumain dans sa poche. Il avait fait des efforts toute sa vie durant, mais en vain. Par contre, ma grand-mère et sa famille parlaient hongrois couramment. Ils parlaient hongrois chez eux également, elle avait dix sœurs et toutes parlaient hongrois. » Dans le village d'origine de sa grand-mère tous les habitants étaient bilingues : « C'était une question de politesse que de savoir la langue. Si l'on s'adressait à un Roumain, on le faisait en roumain, si l'on était Roumain et qu'on s'adressait à un Hongrois, on le faisait en hongrois. » Il a fait la maternelle et l'école en roumain, « pour apprendre ». Avec des origines tellement mélangées, le répondant, enfant à cette époque-là, a eu de la peine à se sentir appartenir à un groupe, ce qui l'a isolé de ses collègues : « J'apparis, en I^e ou en II^e classe, je pense, que j'étais traître ou quelque chose de pareil, et, au début, je n'ai pas réussi à comprendre pour quoi, mais ensuite j'ai dit que je m'en fichais » (aussi bien ses collègues roumains que ceux hongrois le considéraient « traître »).

Sa femme (Ani) n'a pas réussi à apprendre le hongrois, déclarant dès le début avoir des réserves par rapport à cette langue : « Où qu'il aille [il s'agit de son mari – n.n.], je l'accompagne, et comme je ne parle pas hongrois, il ne peut pas

le parler, de sorte que lorsque sa sœur vient chez nous il ne peut lui parler qu'en roumain, puisque je suis là. Si j'étais hongroise, il parlerait probablement hongrois [...] mais il ne peut pas faire preuve d'impolitesse et parler hongrois quand on est ensemble. [...] Il m'a été impossible d'apprendre le hongrois. À mon avis, c'est une langue tellement... le japonais, si je dois l'apprendre, je le fais. » Nous voyons, une fois de plus, les limitations imposées par la méconnaissance de la langue de l'autre.

Ces limitations deviennent plus sérieuses dans le cas où le partenaire a de l'aversion pour la langue de l'autre, voire de rejet. C'est l'exemple de Raluca (Roumaine, avec un mari hongrois) : « Nous avons loué une maison ensemble [avec le couple d'amis qui leur a servi de témoins du mariage – n.n.] et ils parlaient tout le temps en hongrois. Nous étions tous fumeurs et passions la plupart du temps dans la cuisine, c'était le centre de notre univers ; ils parlaient hongrois, et mon amie se mettait à parler roumain quand j'étais là, mais son mari disait, pas en roumain, parle en hongrois. Si elle veut comprendre, elle n'a qu'à apprendre, de sorte que je les ai conduits au panneau où était affiché la Constitution de la Roumanie, pour leur montrer que la langue officielle était le roumain. »

Dans d'autres cas (Ecaterina, la femme de Ádám), le rejet est direct, dur, comme une sentence : « Tout simplement je ne l'aime pas [la langue – n.n.]. Je ne veux pas l'apprendre et je ne vois pas pourquoi je devrais le faire. » D'un certain point de vue, une pareille position pourrait être considérée comme un rejet de toute une partie de l'identité de l'autre, de nature à affaiblir, dans le temps, le lien entre les deux partenaires.

Dans d'autres situations, la langue du partenaire « minoritaire » était perçue comme ayant un statut social supérieur, de sorte que les enfants issus de pareils mariages étaient encouragés à l'apprendre. La langue allemande jouissait généralement de la même perception positive au niveau du mental collectif. Otto (dont l'épouse est roumaine) provient d'une famille mélangée : le père est saxon, la mère est roumaine, mais le grand-père du côté maternel est roumain et la grand-mère bulgare ; chez ses parents il parlait en allemand avec son père et en roumain avec sa mère ; il a fait toutes ses études (y compris universitaires) en allemand. En ce qui concerne son identité ethnique, il se considère saxon. Après la mort de son père, survenue malheureusement trop tôt, c'est sa mère roumaine qui a cultivé aux enfants leur identité allemande, car elle considérait que « être saxon signifie beaucoup plus qu'être roumain ». Dans cette communauté-là, les Saxons étaient tenus en haute estime, et elle voulait que ses enfants fussent saxons et non pas roumains, car ils jouissaient d'une image meilleure. Son épouse est une Roumaine du Midi, qui a adopté les mêmes conceptions élitistes à l'égard de la langue allemande. Leur enfant est bilingue et étudiera probablement à l'école allemande, afin d'avoir accès à cette culture. À son tour, l'épouse apprend l'alle-

mand pour ne pas être exclue d'une partie de l'éducation de son fils. La relation avec son frère et sa sœur est tout aussi intéressante du point de vue de la langue parlée : avec sa sœur aînée il parle en allemand, avec son frère surtout en roumain, car ils ont passé leur enfance parmi des amis roumains et se sont habitués à parler roumain ; entre eux, ils parlent tous les trois en allemand.

Comme nous pouvons le remarquer dans les exemples présentés ci-dessus, il paraît que le niveau d'acceptation de la langue et de la culture de « l'autre », la flexibilité et l'adaptation à l'une ou l'autre des deux langues sont plus élevés si les répondants ont eu une expérience personnelle plus riche de l'altérité.

La question de la langue parlée par les enfants issus de couples mixtes

L APPARITION DES enfants dans une famille mixte met au tout premier plan la question de la langue parlée dans le couple en cause, cette fois-ci avec l'implication de la famille élargie. L'enjeu est beaucoup plus important que la simple communication de tous les jours ; dans ce cas, la langue que ces enfants parlent généralement contribue de manière décisive à la formation de leur identité, du sentiment d'appartenance à l'une des communautés d'origine de leurs parents.

À l'époque moderne, principalement pendant le XIX^e siècle, la question de la langue était extrêmement sensible, dans le contexte des efforts de magyarisation faits par les autorités de l'État. Il s'agit notamment de cette partie de la législation scolaire qui faisait de la connaissance de la langue hongroise une condition obligatoire de tout parcours scolaire, quelle que fût l'ethnie ou la confession à laquelle appartenait l'école en cause. Ces lois ont été contestées par les élites des autres ethnies, qui les considéraient comme des instruments de magyarisation. Dans cette atmosphère, la langue parlée dans les familles mixtes du point de vue ethnique, surtout si l'un des partenaires était hongrois, était censée jouer un rôle prépondérant dans la préservation ou la perte de l'identité nationale.

À l'époque contemporaine, les éventuelles tensions ressenties à l'intérieur de la famille au sujet de la langue parlée par les enfants n'ont plus la même intensité. Les couples interviewés témoignent d'un large éventail d'attitudes, depuis l'acceptation totale de la langue de « l'autre » (qui est le plus souvent le partenaire provenant de l'ethnie « minoritaire ») à l'hostilité ouverte. À un certain niveau, ces choix parlent aussi du statut social et culturel du groupe d'appartenance, tel qu'il est perçu dans le mental collectif – il est à supposer que la langue du groupe mieux apprécié serait privilégiée.⁶

Dans le meilleur des cas, les enfants issus de mariages mixtes dépendent, d'une certaine manière, des deux langues, même si la situation n'est pas la même au niveau des parents.

Un pareil exemple est celui du couple formé de Carmen (Roumaine) et Attila (Hongrois). L'épouse déclare ouvertement son aversion pour la langue hongroise, qu'elle aurait, sans succès, essayé d'apprendre : elle ne l'aime pas, il lui semble « dégueulasse » ; cette opinion personnelle ne l'empêche toutefois pas d'encourager sa fille à parler avec son père en hongrois, considérant que celle-ci devrait normalement connaître les deux langues. Dans un couple similaire (Ema est Roumaine et Mihály est Hongrois), l'épouse s'avère plus ouverte, étudiant, à son tour, quelque mots hongrois, afin de ne pas se sentir tout à fait exclue au moment où son mari parle hongrois avec leur fils. L'enfant est bilingue, parlant au sein de la famille élargie le roumain ou le hongrois, suivant la situation. C'est la raison pour laquelle l'épouse a de la peine à préciser l'identité de son fils : « C'est un homme » – dit-elle ; « il connaît les deux langues, de sorte qu'on ne peut pas dire qu'il soit roumain ou hongrois. » (La famille a d'ailleurs sollicité pour l'enfant la double citoyenneté, roumaine et hongroise.)

Dans les cas extrêmes, l'hostilité envers la langue de « l'autre » se traduit par ressentiments et frustration, même si au niveau de la vie quotidienne ce manque est admis et assumé. C'est l'exemple du couple formé de Anca (Roumaine) et Eric (Hongrois), la langue parlée dans cette famille étant généralement le roumain. N'empêche que l'époux parle avec ses enfants en hongrois, au grand mécontentement de sa femme : « Qu'il essaye d'éduquer l'enfant en hongrois devant moi ne peut que me déranger. » Les enfants fréquentent la maternelle en hongrois, et leur mère se sent frustrée par la barrière linguistique, qui l'empêche finalement de prendre part à la vie scolaire de ses enfants : « Quelquefois sur la porte il y a une affiche en hongrois et, comme je ne comprends pas de quoi il s'agit, je découvre plus tard que l'enfant a raté, par exemple, son cours de natation. »

Pourtant, nombreux sont les cas où l'un des partenaires fait de son mieux pour que les enfants apprennent la langue de « l'autre ». C'est l'exemple d'une femme roumaine orthodoxe (Lia) mariée à un Hongrois réformé : elle fait des efforts pour apprendre le hongrois, le parle tant bien que mal avec l'enfant et le mari, car « celui-ci aimerait qu'elle connaisse le hongrois et elle serait, à son tour, contente de lui répondre « dans sa langue » ; elle a même l'intention d'inscrire son fils à la maternelle en hongrois, considérant que le roumain, il l'apprendrait, de toute façon, avec elle, et pour qu'il ne lui reproche pas plus tard de n'avoir pas veillé à ce qu'il apprenne le hongrois.

L'acceptation de l'autre, voire l'effort de participer à la culture de l'autre est vue comme l'attitude la plus constructive, la plus propice à un échange de valeurs, de nature à contribuer à la cohésion du couple, de la famille.⁷

Le choix de la maternelle et de l'école est un point sensible entre les deux époux ; les interviews révèlent que chaque famille a ses propres arguments en faveur d'une option ou d'une autre. L'aspect pratique l'emporte souvent : dans un milieu roumain, la langue roumaine est plus facile à apprendre, alors que le hongrois est plus difficile et suppose des efforts particuliers.

En voici quelques exemples. Antál, Hongrois marié à une Roumaine, affirme que

non seulement je tiens à ce qu'il [l'enfant] apprenne le hongrois, je veux qu'il l'apprenne au moins à mon niveau ; j'ai écrit de la littérature hongroise, je veux donc qu'il parle une langue hongroise belle, riche et expressive, et pour cela nous voulons l'inscrire à la maternelle et à l'école hongroises, les meilleures. Je veux qu'il développe des rapports sociaux avec des Hongrois, non pas de manière prépondérante et exclusive, car nous ne nous le permettons pas, mais suffisamment nombreux pour gagner l'expérience linguistique nécessaire à se l'approprier comme première langue. Je préférerais, j'aimerais bien qu'il ait deux langues comme première langue, pas nécessairement le hongrois, ni le roumain, car, si le hongrois est secondaire, à cause du milieu prépondérant roumain et du fait que le hongrois est beaucoup plus difficile, je crois qu'il y renoncera tôt ou tard. Cela dépend, évidemment, du hasard ou bien de lui, mais je veux lui assurer la chance de vivre l'expérience totale de Hongrois.

Son épouse partage la même opinion, bien qu'elle ne réussisse pas à apprendre la langue, elle en connaît seulement quelques mots.

La langue dans laquelle les enfants sont élevés déterminent aussi leurs directions de communication au sein de la famille élargie, finalement les échanges culturels et de valeurs avec celle-ci.⁸ Dans le cas où les enfants connaissent la langue des deux parents, ils peuvent interagir avec les deux branches de la famille ; sinon les contacts avec la partie de famille parlant la langue « étrangère » sont plus superficiels et l'identification avec la culture de ce groupe devient plus difficile. C'est une situation qui conduit en fin des comptes à « l'appauvrissement » de l'héritage culturel des enfants.

En l'absence d'un accord entre les époux au sujet de la langue des enfants, on arrive plutôt à un compromis qui laisse l'une des deux parties avec des frustrations significatives – c'est le cas d'une épouse roumaine (Lucia) ayant consenti à ce que son enfant fréquente une école hongroise et qui tente de se consoler avec des arguments pratiques : « Je ne sais pas si j'ai fini par accepter l'idée, mais je pense qu'à la fin de la VIII^e classe, par exemple, ma fille parlera en fait quatre langues. »

Dans d'autres situations, l'école en hongrois est perçue comme un handicap, notamment pour une carrière ultérieure en milieu roumain – l'avis général est

que les enfants qui font leurs études universitaires en roumain après des études secondaires en hongrois se heurtent à de graves problèmes d'adaptation. L'expérience antérieure des parents joue un rôle important dans ce choix (il s'agit de leurs propres difficultés d'intégration).

Pour certains, quelle que soit leur ethnie, le simple fait de vivre en Roumanie, d'être citoyens de l'État roumain, constitue une bonne raison de connaître la langue roumaine. Vivre dans un milieu roumain sans en parler la langue peut constituer un handicap : « Il m'a été extrêmement difficile, en fréquentant l'école hongroise, de comprendre certaines expressions en roumain, pour moi c'était du chinois [...] il y avait des moments où quelqu'un me demandait des choses élémentaires et je ne savais pas lui répondre. Je connaissais la réponse, mais en hongrois, alors que les autres pensaient que j'étais totalement ignorant » (Szilárd et Rada).

Nous remarquons donc que la langue la plus parlée au sein de la famille et celle dans laquelle les enfants étaient élevés et éduqués était choisie non seulement en fonction d'arguments tenant à la vie privée du couple, mais aussi en fonction du statut social d'une langue, tel qu'il est perçu dans le mental collectif.⁹

Conclusions

LES INTERVIEWS ont révélé que la décision de parler une langue ou une autre au sein d'une famille mixte dépend de plusieurs facteurs :

– le degré d'ouverture et d'acceptation de l'altérité, de la culture de « l'autre » ;

– l'expérience personnelle antérieure avec la diversité ethnique (les répondants issus de familles mixtes sont plus disposés à s'adapter à la diversité linguistique) ;

– la disponibilité de faire l'effort d'apprendre la langue de « l'autre », surtout dans le cas de la langue « minoritaire » ;

– les préjugés empreints de nationalisme hérités, généralement, des générations antérieures (échos des réalités et de l'atmosphère de la première moitié du siècle passé) ;

– des considérants pratiques : une mauvaise connaissance de la langue du pays restreint la sphère des options ; la connaissance de plusieurs langues constitue un avantage ; les études dans une autre langue que celle dominante sont beaucoup plus difficiles.

– la dynamique de la relation de couple (principalement dans le cas de la langue parlée par les enfants – le partenaire qui a plus d'autorité dans le couple est celui qui prend le plus souvent une décision en ce sens).

La reconstitution détaillée de ces réalités nous permet de connaître les mécanismes de transmission des valeurs, de l'identité culturelle dans un milieu hétérogène, de gérer l'altérité, comme un indicateur du degré d'ouverture d'une société.¹⁰ L'identification des facteurs contribuant au bon fonctionnement d'un couple mixte est d'autant plus importante que la tendance vers la diversification culturelle au niveau international devient plus prononcée, par la croissance significative du phénomène migratoire.



Notes

1. Ioan Russu Șirianu, *România din statul ungar (statistică, etnografie)*, maison d'édition de l'auteur, 1904, p. 255.
2. « În interesul limbii maghiare », *Unirea* (Blaj), n° 40, 1893, p. 325.
3. « Limba maghiară », *Foiaia școlastică* (Blaj), n° 19, 1902, p. 288.
4. La recherche sur le terrain a eu lieu entre janvier 2013 et janvier 2014 dans la ville de Cluj-Napoca et le village de Fântânele. Les interviews ont été réalisées par les membres de l'équipe de recherche du projet PN-II-ID-PCE-2011-3-0188. Les participants aux interviews ont été 64 membres de familles mixtes du point de vue ethnique et/ou confessionnel, généralement des époux, mais aussi des enfants. Les interviews ont eu lieu chez les répondants ou chez les membres de l'équipe de recherche, dans une atmosphère calme et détendue. Les protocoles des interviews ont été analysés sous aspect thématique en se servant du programme de traitement qualitatif des données Atlas.
5. Tous les noms des personnes interviewées qui apparaissent dans cette étude sont des pseudonymes, afin de protéger l'identité de celles-ci.
6. F. Finnas et R. O Leary, « Choosing for the Children: the Affiliation of the Children of Minority-Majority Group Intermarriages », *European Sociological Review*, 19, 5, 2003, p. 483-499.
7. Elena Simona Indreica, « Cuplurile interetnice și comunicarea culturală », in Horváth István (dir.), *Limbă, identitate, multilingvism și politici educaționale*, Cluj-Napoca, ISPMN, 2010, p. 173-183.
8. Matthijs Kalmijn, « Intermarriage and Homogamy: Causes, Patterns, Trends », *Annual Review of Sociology*, vol. 24, 1998, p. 395-421.
9. Voir aussi Vivian De Klerk, « The Cross-Marriage Language Dilemma: His Language or Hers ? », *International Journal of Bilingual Education and Bilingualism*, 4, 3, 2001, p. 197-216.
10. Miri Song, « Is Intermarriage a Good Indicator of Integration ? », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 35, 2, février 2009, p. 331-348.

Abstract

The Question of the Language Spoken in Mixed Families in a Multiethnic Environment. Case Study: Transylvania

Spoken language in a community is more than a communication tool. Language identification is a factor that determines individual belonging to a particular community, creates solidarity or disunion. One of the social spaces where this is visible in the highest degree is the ethnically mixed family. Being a region of great ethnic and confessional diversity, the phenomenon of mixed marriages in Transylvania is, naturally, the social reality. Ethnic and religious communities in Transylvania, during centuries of living together in the same space, have developed a complex relationship determined by the political, economic, cultural and social status. The mixed marriage was, and still is, a widespread phenomenon. The main sources for this paper are a hundred interviews with mixed married couples. Most interviewed couples are Romanian and Hungarian, but there are also Romanian-Slovak, Romanian-German, Romanian-Russian ones. This paper focuses on following issues: the attitude of every member of the couple towards the language of the “other,” the role of language in building and maintaining identity, the language in which the children born in these families were educated and socialized.

Keywords

mixed marriages, language, Transylvania, ethnic identity, alterity, cultural exchange